

FRAGILITÉ ET ÉTERNITÉ

Dans ses œuvres, Cécile Andrieu prend le risque de s'avancer comme sur une arête vive. Pour peu que l'équilibre se rompe et l'on verserait à droite ou à gauche. Et la facilité ne serait-elle pas de verser d'un côté ou de l'autre ? Ainsi en est-il pour de nombreux artistes. Vers le formalisme ou l'expressionnisme, l'idée ou la matière, le sens ou le non-sens. Cependant, cette attitude consistant à maintenir un équilibre précaire, face au vent, renferme une pureté dont ne sont dotés que ceux qui savent garder leur indépendance morale.

HEURES est la première de ses œuvres que j'ai vues. Sur le sol d'une galerie exiguë, plusieurs livres étaient étalés en éventail, ouverts. Devant chaque livre était placé un pose-genoux noir, invitant le spectateur à s'y agenouiller pour feuilleter les livres. Dans cette position on découvrirait que tous les caractères, sur toutes les pages de tous les livres, avaient été effacés soigneusement, ligne après ligne, à l'aide d'un vernis correcteur blanc. Lisant des ouvrages de Sartre ou de Lee Ufan, elle les avait effacés au fur et à mesure de sa lecture. Ce travail avait été poursuivi chaque jour, tel celui des apprentis copistes. Le simple fait d'effacer prend déjà du temps; à plus forte raison si l'on s'impose une lecture préalable. Passe encore pour le texte de Sartre, mais le japonais de Lee Ufan, auteur rompu au vocabulaire philosophique de Nishida, ne dût pas être d'un accès facile pour cette lectrice française. Il lui fallut un an pour effacer cinq livres.

Un livre existe pour être lu. Par conséquent, un livre dont les caractères sont effacés n'est plus un livre. Ce n'est qu'une chose faite de papier blanc, d'encre noire et d'encre blanche recouvrant l'encre noire. Le livre perd son essence (sa fonction) de livre pour devenir une simple

chose qui existe. Dans ce cas, l'existence prime l'essence, ainsi que Sartre l'a dit autrefois. Que les ouvrages choisis aient été un écrit de Sartre ou le manifeste de l'école "Mono-Ha" de Lee Ufan n'est pas dû au hasard.

La règle imposant l'effacement des caractères une fois lus, suscite aussi une tension entre le lecteur et l'écriture. En effet, l'occasion est unique. Cette unicité donne une conscience aiguë de la rencontre entre le lecteur et l'écriture. (Le titre du livre de Lee Ufan est "A la recherche d'une rencontre"). En vérité, les choses de ce monde n'existent pas avec la même intensité pour chacun d'entre nous. Le degré d'existence de chaque chose diffère suivant l'expérience qu'on en a. Un livre lu, puis effacé, se met à exister sans doute avec plus d'intensité que toute autre chose. Comme l'être aimé qui se retourne dans la foule.

En perdant son essence, le livre perd sa fonction de livre. En revanche, il devient l'autre que je rencontre. Pour parler plus simplement, le livre, en cessant d'être un livre, parvient à l'existence en tant que livre. Cette logique n'est autre que la forme de base des textes sacrés bouddhistes. Le texte sacré du "Hannyakyo", par exemple, fait un usage répété de la logique suivant laquelle "X n'est pas X, par conséquent, il est X". (La même logique est au cœur de la philosophie de Nishida). Que Cécile ait ensuite choisi comme texte à effacer le "Hannyashingyo", qui est un abrégé du "Hannyakyo", n'est pas dû au hasard.

L'école "Mono-ha", représentée par Lee Ufan, considérait qu'en dépossédant les choses de leur sens d'usage, il était possible d'éprouver la condition réelle des choses avant qu'elles ne soient définies par l'homme. On peut reconnaître dans cette réalité ce que Kant a appelé

"chose en soi", ou Heidegger "vérité". Est-ce à dire que Cécile est un membre de l'école "Mono-ha" ? Non, un simple regard sur ses œuvres suffit pour comprendre qu'il n'en est rien; car elles ont une qualité que les meilleures œuvres "Mono-ha" ne possédaient pas. Elles sont belles, et d'une beauté élaborée avec une délicatesse propre à l'art du thé, à l'intérieur d'un cadre d'une rigueur et d'une concision mathématiques. C'est là une qualité qui n'existe pas dans la nature, mais qui voit le jour tandis que l'homme s'efforce d'insérer la nature dans son univers. Toutefois, l'univers que Cécile met en place n'est pas l'univers de la vie quotidienne. C'est un univers de formes sensibles. Ainsi, l'objet, une fois réduit à une matière pareille à un cadavre, dépossédé de son essence, tend à revenir à la vie sous une forme élégante. Est-ce à dire que Cécile est formaliste ? Non. Si elle l'était, point ne serait besoin d'emprunter le chemin détourné que représente l'effacement des caractères. Est-ce alors de l'art conceptuel ? Il y a, de toute évidence, un peu de cela. Néanmoins, ses œuvres ne sont pas à comprendre à l'aide de concepts. Elles sont à voir et à sentir. C'est quelque chose, pris entre existence et non-existence, qui vibre pareil à du verre fragile.

Recouvrir les caractères d'un vernis correcteur diffère d'un simple nettoyage. Si le nettoyage fait de sorte que les taches n'aient pas existé, le vernis correcteur ne vise pas à les faire disparaître; seulement à en rendre la lecture impossible. Leur trace est visible et l'on perçoit la superposition d'encre noire et de vernis blanc. Là, les caractères existent. Cependant, ils ne fonctionnent pas en tant que caractères, voilà tout. Des caractères illisibles ne sont pas des caractères. Toutefois, le simple fait qu'ils existent reste visible. Alors, les caractères ne relèvent ni de l'existence ni de la non-existence, ni de l'idée ni de la matière, ni de la forme ni du contenu, ils se situent entre les deux. On pourrait dire la même chose

du livre en tant que réunion de caractères. Et on pourrait encore dire la même chose des autres œuvres. Dans les œuvres de Cécile, livres, papier à écrire japonais (Genkoyoshi), terre, pierres, dont l'essence a été effacée, sont dématérialisés, et se tiennent entre l'existence et la non-existence. Pareils à du verre semi-transparent, on pourrait tout aussi bien dire qu'ils sont et qu'ils ne sont pas. Cependant, ce dont nous prenons d'abord conscience en les voyant, c'est d'une beauté légère due à cette semi-transparence. Ce qui est transparent n'est pas beau, car invisible. Ce qui est opaque est lourd, car trop chargé de sens.

Tatsumi Hijikata, fondateur du Butoh (danse contemporaine japonaise), exhortait autrefois ses disciples à devenir "colonne de cendres". Le corps ordinaire devait être brûlé par le feu, mais non retourner au néant. Après l'incinération, les cendres s'élèvent en colonne. C'est à ce moment là que le corps du danseur revêt une beauté nouvelle. En effet, les cendres, dispersées par le souffle du vent, sont à la fois matière et non-matière. Cécile aussi délinguistise le langage, elle dématérialise la matière, mais en plus, sans les rendre au néant, elle élabore une forme nouvelle. Cependant, le lieu où celle-ci prend place est fort exigu. C'est une arête pareille au tranchant d'une lame qui délimiterait l'existence de la non-existence. Ce risque et cette fragilité ajoutent encore à la beauté. Cependant, en voyant ses œuvres, on ne peut s'empêcher de sentir ainsi: en réalité, l'univers clair et distinct, visible de part et d'autre de cette arête, est chimère; ce qui est éternel réside plutôt dans cette zone limite de semi-transparence.

Akira Amagasaki, Professeur d'Esthétique
Traduction par Cécile et Philippe Deniau